

agement les pousse à s'expatrier pour aller chercher, chez nos voisins plus riches, le morceau de pain qui leur fait souvent défaut dans leur propre patrie.

Il n'y a pas de culture plus dispendieuse que la culture sans engrais. Qu'un sol soit pauvre ou qu'il soit riche, il demande toujours les mêmes travaux ; ce sont les mêmes labours, les mêmes hersages, les mêmes dépenses d'ensemencement et presque les mêmes frais de récolte et de battage ; mais si la terre est riche, elle donne des produits doubles de ceux qu'elle fournit lorsqu'elle est pauvre ; par conséquent quand le minot de blé revient à un écu dans le premier cas il revient à une piastre dans le second. Après cela peut-on s'étonner si la richesse du cultivateur diminue à mesure que ses produits s'affaiblissent ?

Oui c'est le manque d'engrais qui ruine notre culture, on retire sans cesse des produits de la terre sans lui rien restituer et quand les récoltes manquent on se contente de dire : *la terre est fatiguée, il faut la laisser reposer*, alors on l'abandonne à elle-même pour qu'elle puisse s'enrichir au moyen des principes fertilisants contenus dans l'air et des déjections que de rares animaux déposent à sa surface.

Ce repos n'est pas nécessaire à la terre, et il ne fait qu'appauvrir de plus en plus le cultivateur. Dans les vieux pays, en Angleterre, en Ecosse, en Belgique, en Allemagne, en France, la terre est beaucoup plus vieille, elle est cultivée depuis des siècles et elle nourrit encore des populations nombreuses et riches. En Canada le sol n'est cultivé que depuis un peu plus d'un siècle et cependant il est devenu si pauvre que nos compatriotes sont forcés de s'expatrier pour chercher fortune ailleurs. Si la diminution des récoltes provenait de la fatigue ou de la vieillesse de la terre, il y aurait longtemps que l'Europe serait devenue un désert et pourtant c'est le contraire qui est arrivé.

Avec le temps, les procédés cultureux se sont améliorés, au moyen des engrais, la terre s'est enrichie et est devenue plus productive, à tel point que malgré l'immense augmentation de la population, on trouve encore dans certaines années une bonne quantité de produits agricoles à exporter. En Canada, au contraire, le sol vient à peine d'être livré à la culture, et cependant il ne peut nourrir qu'une population clairsemée qui demande à l'importation une partie de ses moyens de subsistance.

D'où vient donc cette différence ? Uniquement du mode de culture. Dans les pays de l'Europe cités plus haut, on emploie tous les ans d'immenses quantités d'engrais ; tandis qu'ici on laisse la terre s'épuiser. Voilà tout le secret de leurs succès et de nos revers.

Une terre bien cultivée, bien pourvue de substances fertilisantes ne se fatigue jamais, ne vieillit pas. Tous les ans d'abondantes récoltes viennent payer au centuple les sueurs et les sacrifices de l'agriculteur. Ce spectacle n'aura-t-il pas le pouvoir de faire réfléchir les possesseurs du sol canadien ? Ceux-ci comprendront-ils enfin les immenses avantages qu'ils retireraient de l'emploi des fumures ?

Il y a déjà plusieurs années que les hommes de progrès travaillent à l'amélioration de notre culture nationale et tous ont reconnu que le meilleur et peut-être l'unique moyen d'obtenir cette amélioration c'est l'emploi de fortes fumures. Ils n'ont rien épargné pour faire adopter leurs enseignements de tous les cultivateurs, livres, journaux, primes, causeries publiques tout a été mis en œuvre ; combien en est-il qui sont entrés dans la voie du progrès, qui ont amélioré leur système de culture ? Il y a sans doute de nombreuses exceptions, mais nous pouvons dire que la majorité des cultivateurs canadiens est encore attachés aux errements de la

routine et marche à grands pas vers la ruine et la misère.

Mais quelle est donc la raison de cette opposition, pour ainsi dire générale, à des enseignements dont l'efficacité est si bien appuyée par les succès des diverses cultures européennes ? Pourquoi l'emploi des engrais est-il encore si restreint, malgré leur efficacité si bien reconnue ?

Ces questions nous les avons adressées maintes fois aux cultivateurs avec lesquels nous sommes en rapports journaliers. Tous admettent que le fumier est le seul moyen d'enrichir leurs terres, mais, disent-ils, nous n'en avons pas en quantité suffisante ; après avoir donné aux champs à patates et aux jardins les fumiers dont ils ont besoin, il ne nous en reste que très-peu pour les prairies et pas du tout pour nos terres à grains.

Ainsi, les terres s'appauvrissent, la culture devient ruineuse, parce que la production des engrais n'est pas assez forte. Eh bien, nous allons proposer aujourd'hui quelques moyens de produire assez de fumier pour tous les besoins des cultures mêmes les plus exigeantes, et cela sans dépense aucune.

Nous avons d'abord les fumiers de ferme ; il faut en augmenter la quantité. On sait que depuis quelques années surtout la production de la viande est devenue une spéculation très-lucrative. La viande de bœuf, par exemple, se vend jusqu'à 10 centins et même 15 centins la livre lorsqu'elle est de première qualité, tendre et très-grasse. L'engraissement des bœufs serait donc une excellente spéculation à introduire dans nos cultures ; car, au lieu de vendre les grains et les fourrages sur les marchés, on les transformerait en viande et tout en faisant des profits élevés, on obtiendrait en sus une forte production de fumier. Mais, sans se livrer à l'engraissement des animaux, il est encore très-facile d'augmenter les engrais. Pour cela, il suffit de recueillir toutes les déjections des bestiaux et de les bien conserver jusqu'au moment de leur emploi. Généralement on ramasse assez complètement les déjections solides, mais presque partout on laisse perdre les déjections liquides, les urines. Pourtant, ces urines sont très-riches, elles sont les engrais les plus convenables pour les prairies et employées en arrosements, elles favorisent plus la végétation du foin qu'un poids double de fumier solide.

En outre, après avoir recueilli tant bien que mal les déjections solides des animaux, on les abandonne à elles-mêmes, on les laisse exposés aux lavages des pluies et à l'évaporation solaire. Ainsi abandonné, le fumier chauffe fortement, se décompose et à la fin de l'été il nous reste à peine la moitié de ce que nous avions obtenu pendant l'hiver. En adoptant de meilleurs procédés de conservation, en empêchant les pluies de le laver, et en le soustrayant à l'action des rayons solaires, on doublerait donc la quantité de fumier applicable à la culture.

Mais en dehors du fumier de ferme qui appelle de pressantes améliorations, n'y a-t-il pas d'autres engrais que nous pourrions employer avec profit pour la fertilisation des terres ? Oui, nous avons sous la main un immense approvisionnement de matières fertilisantes, incomparablement plus riches que le fumier de ferme et nous n'en profitons pas. Sa production ne nous coûte rien, il nous embarrasse même et nous prenons tous les moyens possibles de le faire disparaître. Nous avons nommé *l'engrais humain*.

Le perdre, c'est diminuer notre ration de pain quotidien. En Canada, l'engrais humain convenablement utilisé pourrait féconder 250,000 arpents de terre. Un million d'habitants fournissent 500,000 tonnes d'engrais représentant 14 millions de minots de blé. Voilà une valeur fertilisante de